

Ces portes ouvertes qu'il faut encore et encore enfoncer

Une indiscretion sur le français : ma grammaire sait-elle être naturelle ?

« Il arrive dans notre pays de Provence qu'un certain nuage venu de la mer et chargé de miasmes et de sel passe, un matin, sur les pommes de terre en fleurs ou sur les boutures d'anémones ou d'œillets. En quelques heures la verdure est grillée comme par un incendie définitif ».

C. Freinet (*« Méthode naturelle de grammaire »* B.E.M. 17)

1. Un record de longévité, une « langasta » : LA GRAMMAIRE SCOLAIRE !

Nous avons, dans notre pays de Provence, de nombreuses représentations de la fatalité. Par exemple, les langastas (les tiques). La grammaire est la tique de la scolastique, c'est une langasta ancestrale... Nombreux furent ceux qui se grattèrent la grammaire avant Monsieur Bescherelle clamant en 1841 : « Plus de grammaire ! Partant plus d'ennui, plus de larmes ». Et nombreux avons-nous été à nous la coltiner encore après Ferdinand Brunot accablé en 1908 : « Une immense pitié vous saisit en pensant aux centaines de mille enfants obligés de suivre un enseignement fait de pareilles aberrations ». D'ailleurs, la langasta, en occitan, ça évoque le chagrin ou l'ennui (et « l'ennui naquit un jour d'uniformité »).

En fait, le PROVOCATION PÉDAGOGIQUE de Freinet questionnant « Et si la grammaire était inutile ? » n'a rien d'original, et pourtant on éprouve généralement à son égard une compassion exorciste. Nous geignons sur cette envahissante grammaire, mais depuis des décennies nous l'entretenons de diverses façons. Qu'est-ce vraiment que cette grammaire dont les têtes coupées ne finissent jamais de repousser ? Est-elle la « théorie » de la langue, la « technique » pour employer la langue ? Et pourquoi tant de grammaires différentes pour une même langue ? Pour nous, les questions qui touchent à la « réalité » de la langue sont essentielles : comment intervient la grammaire sur cette réalité ? Et dans notre optique, comment (pourquoi vouloir) concilier le tâtonnement expérimental et les Instructions Officielles ? De bonnes questions indiscrètes posées à la grammaire sur son elixir de longévité.

Claude Béraudo disait dans « Voyage Poésie » (Dossier Educateur, octobre 82) à propos de la grammaire « l'esprit des mots » (éd : l'École) : « Cette grammaire apparaît comme une simplification (...), cette grammaire synchronique est la mieux adaptée aux changements de structure que nous devons constater chaque jour, dans une perspective dynamique de la langue ». Et Bonnet et Barreau, eux-mêmes, disaient dans l'avant-propos de leur grammaire : « Il s'agissait d'échafauder un modèle théorique plus apte à aider le pédagogue que ne peuvent le faire la grammaire traditionnelle ou l'apparent modernisme des schémas dits transformationnalistes et générativistes dont nous contestons tant les fondements théoriques que les applications qui en sont parfois faites au niveau de la pratique ».

Le problème est bien posé : cette grammaire nous encombre, et il faut imaginer mille subterfuges pour la rendre supportable. SIMPLIFIER ! Nous ne savons jamais comment nous parviendrons à placer au détour d'un texte libre telle particularité du programme grammatical... Et il est vrai que la grammaire de Bonnet et Barreau nous aide à assumer cette tâche avec plus

de facilités. Cependant, sommes-nous en droit d'espérer comme le proposent les auteurs une « scientificité » de la grammaire ? Il s'est forgé au fil des siècles une mythologie grammaticale à partir de la plus pure invention scolastique de l'École. Et je ne saurais trop vous conseiller, à l'occasion de ces quelques lignes, la lecture d'un très édifiant ouvrage d'André Chervel : « Histoire de la grammaire scolaire » (Éd. : Petite bibliothèque Payot) dans lequel l'auteur fait une analyse impartiale et habile de l'histoire de la grammaire dans ses fondements théoriques et pédagogiques. Sa conclusion est la suivante : « Tout ce discours linguistique qui caractérise le nouveau style grammatical est mis précisément au service de la théorie ancienne ». Donc, quelle scientificité ? La grammaire scolaire se présente plutôt comme un bricolage rapide dont on peut sans mal mettre certains termes en contradiction. Et d'autre part, quelle utilité ? Le linguiste Charles Bailly reconnaissait en 1930 « la quasi-stérilité de nos grammaires pour le développement de l'esprit et les progrès de l'expression », Anatole France déclarant ouvertement : « Je tiens pour un malheur public qu'il y ait des grammaires françaises ». Pour les enfants, la ritualisation militaire de la langue est plus que jamais donnée comme la maison du langage (ne devrions-nous pas dire l'hospice ?). Alors, si d'une part la grammaire ne sait pas rendre objectivement compte des faits de langue, si d'autre part elle n'aide ni à penser ni à parler, que fait-elle ? André Chervel le dit : « Par le biais de la grammaire scolaire et des normes linguistiques dont elle a été le support, l'école est devenue l'agent de la répression linguistique ».

2. Ma grammaire est tortionnaire : la manie des parties

« L'école s' imagine volontiers que la pensée, et l'expression de cette pensée peuvent se monter et se construire comme se monte une machine par adjonction et agencement des pièces, préparées d'avance, qui la composent ». C. Freinet (B.E.M. 17).

La grammaire est-elle la théorie d'une organisation vivante appelée langue ? En fait elle est née réellement au XVIII^e siècle du besoin (de la nécessité de classe) de fixer dans certains esprits les bonnes règles de l'orthographe traditionnelle. On a donc fondé de toutes pièces un assemblage (plus ou moins) cohérent de parties susceptibles de recouvrir les différentes régions de la langue. Jusqu'à nos jours, la grammaire a conservé son poste de gardien de l'orthographe française et l'écart se creusant entre langue parlée et langue écrite, la grammaire française scolastique à l'origine est devenue sous son costume de cosmonaute génératif une totale ineptie, capable de nombreux sévices : apprentissage de règles, maniaquerie orthographique, contrainte de la norme sur l'expression DONC sur la pensée, écrasement des langues minoritaires... Elle est aujourd'hui un vieil édifice plusieurs fois repeint. Pourquoi ne pas méditer cette phrase de François Mitterrand (février 83) : « Quand les faits ne répondent plus aux schémas, quand les réponses reçues ne rendent compte de rien, le réalisme le plus vrai se place auprès de l'utopie ». Alors en quoi placer le réalisme auprès de l'utopie serait pour nous une attitude juste ? Je pense au risque qui nous guette de vouloir fabriquer des outils individualisés mais qui au fond justifient l'impérialisme grammatical. Car notre motivation, du parler au lire-écrire, c'est fondamentalement cons-

truire une pensée dans l'expression. L'attitude juste qui est dans la tradition de Freinet, c'est de chercher une méthodologie du côté de l'utopie, et non du compromis. Et là se situe notre réalisme : pour agir en réalistes, si nous sommes déterminés à développer la pensée critique de l'enfant, nous devons travailler l'utopie ! Car Freinet a toujours pensé la voie de la divergence. Aujourd'hui nous sommes menacés de toutes parts par les « pédagogies nouvelles » qui théorisent dans le vide ou produisent des myriades de méthodes-miracles. Il nous appartient que notre voix n'apparaisse pas dans ce concert symphonique, dans cette euphorie éphémère des modes d'enseignement qui ne sont à aucun moment en rupture. C'est pourquoi je propose de rechercher l'ablation de la grammaire, et non son accommodement. Car seule la critique radicale de la notion de grammaire peut amener un travail vivant de la LANGUE RÉELLE. Or, nous ne franchirons pas la passe tant que nous pratiquerons ce bricolage, plutôt ce replâtrage artificiel qui consiste à saucissonner la langue en parties qui répondent à des règles figées. La « langue réelle » n'est pas la langue française au sens linguistique et grammatical. Elle se constitue en acte comme un système complexe d'échanges vivants, de contradictions multiples, de conflits, d'efforts vers une forme personnalisée d'harmonie et de créativité. Elle ne peut être conçue que dans un processus dynamique d'intégration de termes divers, processus qui est le travail même de penser. Dans les différents « types » de langues réelles on peut cerner par exemple les zones où existe sous-jacente une langue minoritaire (type francitan : « j'ai tombé de la cadrière »), où les structures sont affectées par des perturbations affectives, où le niveau de la langue pratiquée a un rapport avec la culture dont est issu l'enfant, où l'imaginaire et la créativité font exploser les limites de la norme, etc. Ainsi, aller dans le sens d'un apprentissage grammatical (et rhétorique) c'est conditionner ce qu'a de plus scolastique et normalisant l'Institution. Faire croire que la langue est une pièce montée servie par la grammaire, c'est tout l'objet des Instructions Officielles. Ce pur baroque altère « comme par un incendie définitif » le développement créatif de la pensée des enfants.

« On étudie les règles ; on écrit comme l'indiquent les manuels. Et lorsque, ayant assez étudié, on serait en droit d'écrire, le charme est rompu. On ne sait plus que dire. L'élève naguère curieux et bavard n'a plus d'idées. Il faut que le maître les lui suggère ou les lui prépare. Le tout aboutit aux honnêtes rédactions du C.E.P.E., où les phrases sont correctes, mais vides de pensées et de sentiment, banales à en pleurer ». C. Freinet (Méthode Naturelle I/Delachaux Niestlé.)

On pourrait, en pédagogie Freinet, trouver des attaches théoriques dans différents courants de pensée qui mettent l'accent sur « toute langue est fasciste » ou encore sur les relations dynamiques entre la pensée et la langue, contre les courants en vogue qui sombrent dans le mécanisme le plus rétrograde. Mais la démarche naturelle trouve en elle-même l'énergie du réalisme utopique, n'est-ce pas ? Alors, ma grammaire sait-elle être naturelle ?

3. Dans un tout, en plus de ses parties, il y a la vie :

L'incompatibilité de l'enseignement de la grammaire avec le sens profond du tâtonnement expérimental est ce qui doit activer notre recherche... Plutôt que de vouloir « faire entrer tout le réel dans un moule à gaufres » (L.V.F. Hegel), plutôt que de chercher coûte que coûte à raccrocher la langue réelle aux catégories grammaticales, plutôt que d'examiner comment adapter nos principes aux Instructions Officielles, nous devrions miser sur l'immense puissance de la vie, lui faire confiance, travailler à même le flot la langue réelle pour plus de conscience, pour un mieux penser... Car dans la notion de LANGUE RÉELLE, ce qui me paraît important c'est que la « réalité » renvoie au « travail » en acte dans les termes de l'expression de cette langue, à ce qui en constitue la vie. Or, cela n'a rien à voir avec les préoccupations d'ordre linguistique, conférant le maître-mot à la norme grammaticale qui n'est qu'un château de cartes. La notion même de programme sous-entend cette vision de l'esprit qu'une langue serait la somme organisée de parties à étudier dans l'ordre d'une logique dégagée.

« Que m'importe qu'ils sachent compter leurs seaux d'eau ou les galets de la rive ; ou qu'ils m'apprennent de quoi est fait ce

flot, pourquoi il s'évapore dans la mare et se solidifie l'hiver, s'ils ne m'ont pas livré le secret de la vie de la rivière... » C. Freinet (« Essais de psychologie sensible » II), n'est pas en vente à la C.E.L.

Cette masse inerte, redondante, qui git dans les sacoches des Instructions Officielles, la grammaire, ne peut en aucun cas révéler le fonctionnement d'une pensée. Car la pensée ne fonctionne pas, fondamentalement, selon les catégories pré-établies d'une langue idéale... Elle fonctionne dans le mouvement subtil de la façon dont elle s'est appropriée une langue :

« Le cheminement de la pensée est à la fois analytique et synthétique, de détail et global. Il s'appuie sur la réalité des faits et la perfection du détail ; il cherche en même temps les facteurs d'intégration, éléments catalytiques de l'invention et de l'imagination ». A. Hernandez.

Si nous traitons des questions de langue dans l'optique d'une démarche naturelle dont le profil a été tracé par Élise et Célestin Freinet, nous traitons en fait d'un système complexe d'échanges dont nous ne pouvons avoir de connaissance a priori, et dont seule la particularité de la langue réelle de tel enfant peut prendre sens dans la voie épistémologique du tâtonnement expérimental, démarche universelle. Élise Freinet a écrit dans la B.E.M. 16 (« Dessins et peintures d'enfants ») : *« Les démarches spontanées sont perfectibles, et c'est par leur jeu que s'établit le tâtonnement expérimental »*. En ce sens, la pratique de la langue comme pratique tâtonnée de la pensée dans l'expression est le terrain de toutes les acquisitions linguistiques jusqu'à, très tard, la phase n° 4 dont parle Freinet où l'on donne un nom conventionnel aux choses que l'on a déjà découvertes. Cependant, cette phase n° 4, il nous appartient de fixer à quel moment elle intervient en fin de cycle : quelques semaines avant la fin du C.M.2 ? C'est un débat pédagogique délicat et important. Sachant que la terminologie grammaticale est un bibelot de foire, une camelote dont les enfants remuants des quartiers durs de Toulon ne veulent pas entendre parler ! Ce bouillonnement qu'est la « langue réelle », une sorte de méthodologie systémique appliquée à l'élaboration de la pensée dans le langage et à l'apprentissage de la parole aurait pour fonction d'en faire apparaître les manifestations vitales dans les faits linguistiques. En fait, la méthodologie systémique pour la « pédagogie du français », ce serait plus qu'une simple paraphrase de la méthode naturelle, ça pourrait en être l'outil moderne qui l'aiderait à franchir le cap dans la société industrielle avancée, au lieu de la voir altérée par le reflux d'une terminologie naturaliste considérée vieillie par les snobs du lexique mondain ou ouvrier... Ce qui est fondamental, c'est que « le système apprend à s'organiser par essais et erreurs. Il s'auto-organise » (A. Hernandez). Alors, et si ma grammaire était nuisible, entre nous ? Indiscrètement, je laisse conclure Freinet : *« Nous nous attaquons nous, à résoudre les vrais problèmes. Et si nous n'y réussissons pas toujours, nous préférons encore cette provisoire impuissance dont nous avons conscience à la fatuité satisfaite des scoliâtres recroquevillés parmi leurs stériles collections de seaux d'eau »* (in : « Essai de psychologie sensible » II).

Henri GO (83)

